

Un homme et son péché

Le roman de la terre

Un homme et son péché, Canada [Québec] 2002, 135 minutes

Élie Castiel

Number 222, November–December 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48445ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2002). Review of [Un homme et son péché : le roman de la terre / *Un homme et son péché*, Canada [Québec] 2002, 135 minutes]. *Séquences*, (222), 40–41.



Un espace
romantique
éthéré

Un homme et son péché

Le roman de la terre

À un moment donné, un des personnages du tout dernier film de Charles Binamé déclare qu'il vit dans « un pays qui nous étouffe en dedans ». Cette affirmation porte un lourd fardeau dans le contexte général où baigne le récit d'**Un homme et son péché**, car la nouvelle adaptation cinématographique de la célèbre œuvre de Claude-Henri Grignon (écrite en 1933) est avant tout un film sur la liberté d'être, de vivre et d'aimer.

En abordant pour la première fois le récit classique, le réalisateur fait face aux obstacles que pose souvent le genre (le drame), parfois propice à de nombreux écueils (tentation de céder au mélodrame, prolifération de situations conflictuelles, caricature des personnages). Or, c'est ce qu'évite Charles Binamé dans **Un homme et son péché**. Fidèle au roman de Grignon, le réalisateur a brillamment réussi à préserver les grandes lignes, mais en accordant toutefois plus de place aux rapports affectifs entre Donalda et Alexis.

Nous sommes donc à Sainte-Adèle, P.Q., en 1889. Donalda et Alexis s'aiment d'un amour tendre et sincère. Rien, pensent-ils, ne pourra briser les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Sur ce plan, la caméra de Binamé n'a jamais été aussi proche des deux amants, caressant leur visage et leur corps, dévoilant pudiquement leur intimité et les éclairant d'une lumière affectueuse qui les propulse dans une sorte d'espace éthéré. Mais le destin frappe la famille Lalogue. Le père de Donalda est obligé de déclarer faillite. Séraphin Poudrier, le maire du village, propose une solution au marchand général. En échange de son aide, il demande la main de Donalda. Malgré tous les efforts du père Lalogue pour sauver sa cadette de ce mariage, Donalda finira par accepter d'épouser l'avare afin de sauver l'honneur de son père et sortir les siens de la misère.

Les ingrédients du mélodrame sont tous présents, mais Binamé les évite en donnant libre cours à son imagination. Le

drame larmoyant devient ainsi une tragédie. Tout baigne dans la subtilité, l'émotion pure, l'anonciation fataliste du destin. Le printemps arrive à Sainte-Adèle et apporte avec lui un Alexis pressé de revoir sa bien-aimée. Le choc de la terrible nouvelle provoque en lui les pires colères et les plus foudroyantes déceptions. Mais tel qu'incarné par Roy Dupuis, l'Alexis de Binamé possède une sorte de physionomie à la fois primitive, sauvage et en même temps délicate qui ne le rend que plus sensuel. Son mépris envers Séraphin est peut-être viscéral, mais sa colère contrôlée, sa déchirure circonspecte. Son désir pour Donalda inébranlable.

Et face à lui, un homme plus âgé qui lui a dérobé sa bien-aimée par astuce et avidité. Pour incarner ce mal, Pierre Lebeau propulse son personnage dans une sorte de béatitude immorale, allant même jusqu'à lui accorder un semblant d'humanité. Car contrairement au Jean-Pierre Masson de la télé-série, Lebeau privilégie d'un scénario qui rend son Séraphin, malgré ses penchants destructeurs, un être purement organique. Masson jouait parfaitement son personnage, Lebeau le vit.

Entre ces deux hommes que tout oppose, une jeune femme forte, courageuse, aimante, d'une douceur infinie. Sur ce plan, Karine Vanasse s'approprie le rôle, lui procurant une aura à la fois de mystère et de sensualité. Lorsque son visage s'approche de celui qu'elle aime, ses yeux s'allument d'une étrange lueur qui annonce le désir et la profonde affection. Autour des amants, une nature, selon les saisons, harmonieuse, accueillante, mais aussi rebelle, froide, agressive.

Car dans *Un homme et son péché*, la force de cette nature atteint un niveau sensoriel qui ne cesse d'affecter les êtres et les choses, créant une symbiose entre le souffle de la vie (celui des humains) et les bruits écologiques (vent, pluie, neige, feuillage...).

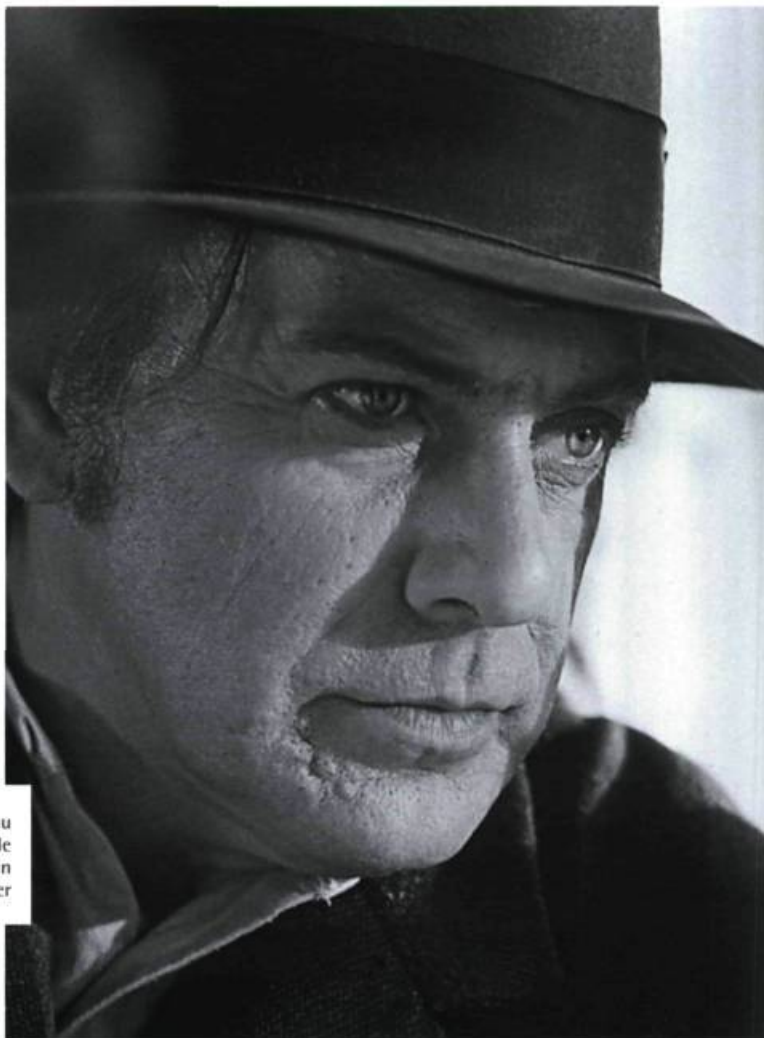
Mais tous, sans exception, chacun à sa façon, ne cherche qu'à aimer dans un espace géographique plus harmonieux qui cesserait enfin de les étouffer. Ce désir inconscient de fuite ne peut être traduit intellectuellement que par une compréhension du roman de la terre, présent au Canada français jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. À ce propos, l'essayiste Réal Ouellet déclarait lors d'un colloque annuel du CÉLAT (Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord) que ce même roman « condamne les déserteurs qui immigrèrent aux États-Unis et fait l'éloge dithyrambique de la culture du sol, qui seule assure le bonheur, la vertu, la richesse durable ». C'est ce qui explique le départ de Délima pour les États-Unis, ceux fréquents d'Alexis pour la forêt, tous voulant s'éloigner de la nature oppressante du village, et notamment la prise de décision du curé Raudin de renoncer au célibat et de donner libre cours à ses instincts naturels en s'en allant dans la grande ville avec la femme la plus sexuellement extravertie du village.

Ce qu'on devine chez tous ces personnages, c'est avant tout le désir de franchir le seuil de la modernité que seuls les espaces urbains peuvent leur procurer. Mais il y a là une double métaphore. Tout d'abord celle de ceux et celles qui rêvent de l'ailleurs, mais également celle du réalisateur qui, après quelques films *urbanisants*, réalise ici un film d'époque qu'il tente d'intégrer dans une réalité moderne, même si cette tentative n'est traduite qu'en filigrane.

Avec *Un homme et son péché*, Charles Binamé atteint l'âme du spectateur. Son film, plein de bruit et de fureur, résonne bien longtemps après la projection.

Élie Castiel

Canada [Québec] 2002, 135 minutes — Réal. : Charles Binamé — Scén. : Charles Binamé, Pierre Billon, d'après le roman de Claude-Henri Grignon — Mont. : Michel Arcand — Photo : Jean Lépine — Mus. : Michel Cusson — Son : Patrick Brousseau — Décors : Jean Bécotte, Ronald Fauteux — Cost. : Michèle Hamel — Int. : Pierre Lebeau (Séraphin Poudrier), Karine Vanasse (Donalda Lalogue), Roy Dupuis (Alexis Labranche), Rémy Girard (Le père Lalogue), Robert Brouillette (Bidou Lalogue), Céline Bonnier (Nanette Lalogue), Benoît Brière (Jambé de bois), Yves Jacques (le notaire Potiron), Normand Chouinard (le curé Raudin), Robert Lalonde (le docteur Cyprien), Louise Portal (Delphine Lacoste), Marie Tifo (Délina Greenwood), Pierrette Robitaille (Madame Malterre), Julien Poulin (Le père Ovide) — Prod. : Lorraine Richard, Luc Martineau — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.



Pierre Lebeau dans le rôle de Séraphin Poudrier